

Zeitschrift: Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Band: 22 (1886)
Heft: 94

Artikel: Hommage à la mémoire de Pierre-Edmond Boissier
Autor: Chrst-Socin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-260961>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HOMMAGE A LA MÉMOIRE
DE
PIERRE-EDMOND BOISSIER
PAR
M. le Dr CHRIST-SOCIN, de Bâle.



Invité par la présidence à vous communiquer mes impressions sur les travaux botaniques de Boissier, je réponds avec bonheur à cet appel, car il ne saurait être de sujet plus agréable pour moi. Ce n'est pas seulement le botaniste éminent que j'admire en lui, mais l'homme, le caractère auquel j'ai voué un respect mêlé d'amour, et quand on est disposé semblablement pour un homme, il est aisé de parler de lui.

Vous voudrez bien me permettre de me servir de votre langue, bien qu'elle ne me soit pas absolument familière, et je fais appel à votre indulgence.

Chacun de vous a lu l'article nécrologique publié sur Boissier par M. A. de Candolle dans les *Archives des sciences physiques et naturelles*. Je m'abstiendrai donc de vous répéter les faits que le savant de Genève y a rassemblés; je préfère vous donner quelques aperçus plus personnels, quelques appréciations et quelques faits qui ne sont pas encore très connus.

S'il faut apprécier Boissier comme botaniste, je crois qu'on peut le désigner comme appartenant à l'école d'Aug.-Pyr. de Candolle et comme son disciple le plus distingué. Boissier a puisé ses notions botaniques à la source de ce grand savant qui a exercé sur tous ses disciples une influence, une fascination sans exemple. Or la botanique d'Augustin-Pyrame n'était point le côté physiologique, anatomique ou mécanique de cette science (quoiqu'il ait écrit aussi une physiologie végétale), mais bien le côté systématique: *La recherche de l'espèce*, voilà son but principal. En second lieu, la disposition des espèces et leurs relations entre elles, *la méthode naturelle*. Enfin, en troisième lieu, la recherche des causes de la dispersion des espèces ou la *Géo-*

graphie botanique, que son disciple Ch. Martins et son fils A. de Candolle ont principalement cultivée plus tard.

C'est aussi dans ces trois directions que Boissier a travaillé. Il était, pardonnez-moi le mot, un decandolliste.

Pour bien décrire et saisir l'espèce, il faut connaître à fond l'organographie et la morphologie ; Boissier l'a senti et a entrepris un travail excellent pour acquérir cette connaissance, celui d'une *Monographie des Euphorbes*. C'est encore une preuve de sa dépendance d'Augustin - Pyrame, car c'était un véritable dogme de ce savant qu'une monographie est l'objet le plus digne et le plus instructif pour exercer les qualités du botaniste.

Or les Euphorbes, avec leurs organes difficiles à expliquer, petits, compliqués, avec leur monotonie désespérante et en même temps avec des anomalies bizarres, auraient rebuté tout autre. Boissier a entrepris et terminé en maître cette tâche difficile : témoin sa publication particulière, accompagnée de beaucoup de planches et son article du *Prodrome*.

Il a manqué à Boissier le goût des questions abstraites et générales ; aussi ne les a-t-il point traitées, pas même effleurées ; l'espèce l'occupait entièrement. Ce n'est pas un défaut que nous relevons, mais une sage restriction de son activité. Il travaillait assez pour les philosophes en leur fournissant des documents.

Arrivons maintenant aux deux grandes œuvres spéciales de Boissier. D'abord sa magnifique *Flore de l'Espagne*, qu'il intitule modestement son *Voyage botanique en Espagne*. C'est une des plus heureuses conceptions et des plus réussies. L'Espagne méridionale, l'Andalousie, le royaume de Grenade, étaient, en 1836, une terre à peu près inconnue¹. Voilà donc un champ fertile pour un botaniste préparé comme Boissier, mais le voyage n'était pas facile : il fallait être doué de qualités fort diverses ; il fallait, comme Boissier, allier à une haute distinction le cœur humble et aimant auquel à la longue ne sauraient résister les populations les plus revêches. De là vient ce fait si curieux que Boissier, parcourant les pays les plus mal famés, où d'autres ne trouvaient qu'avanies, difficultés, dangers même, se trouvait à l'aise et était respecté.

Il faut, dit-on, savoir prendre les gens. Oui, mais la seule

¹ Depuis l'Ecluse d'Arras, fin du XVI^e siècle, ce n'était que Cavanilles qui, au XVIII^e siècle, avait donné quelques notions éparses sur cette flore mi-européenne, mi-africaine.

manière de les prendre, c'est de leur vouloir du bien, de les aimer, de s'intéresser à eux, de les traiter en égaux. Le récit de son voyage, paru seulement en 1845, est une des plus belles publications à tous égards que l'impression ait jamais fournies.

Boissier s'y montre d'abord comme écrivain. Lisez cette relation de voyage ; il est impossible de trouver un récit plus vivant, plus attrayant. C'est rempli d'entrain, d'intérêt social, politique, et c'est écrit avec une originalité tantôt naïve, tantôt très profonde.

Il juge les choses de très haut, mais avec une condescendance, une bonté qui nous étonne et souvent nous touche. Il pourrait être fort sévère, fort tranchant, ironique, s'il le voulait ; il préfère user de charité : bref, c'est le chrétien qui se montre jusque dans son style. Il donne ensuite une géographie botanique de l'Andalousie, fort bien conçue, complète, dont les résultats sont définitifs et uniques, puisqu'elle est restée la seule. Enfin nous y trouvons les diagnoses de 395 espèces, avec 90 espèces nouvelles, diagnoses excellentes, minutieuses, mais où se montre déjà la tendance de Boissier à séparer peut-être un peu trop. Les esprits très sagaces et très appliqués sont exposés à céder à ce penchant et à aller un peu trop loin.

Plus de 200 planches, admirablement faites, terminent ces deux précieux volumes. On a poussé si loin le soin dans l'exécution des planches, que les contours des fleurs ont été imprimés en couleur et non en noir, pour ne pas nuire à l'effet.

Vous savez, de plus, que l'*Abies Pinsapo*, introduit et répandu à profusion dans nos jardins, est un cadeau que Boissier nous a rapporté de son voyage en Espagne.

Ce grand travail sur l'Espagne terminé, nous voyons Boissier entreprendre immédiatement sa grande tâche finale. En 1842 déjà, il avait fait un voyage en Orient et depuis ce moment l'immense et effrayant projet d'une *Flore de l'Orient tout entier* occupait sa pensée. Chez lui, les projets une fois conçus recevaient toujours leur exécution ; esprit d'une activité dévorante, il savait faire preuve d'une patience vraiment héroïque. Il ne reculait devant aucune peine, ne comptait jamais avec la fatigue, et il n'y avait pas d'homme au monde moins égoïste que lui. C'est là encore un trait distinctif du chrétien : il vise au but et oublie ses convenances.

Un homme ambitieux, cherchant ses avantages même les plus légitimes, n'aurait jamais tenté la flore d'Orient, car il n'y avait

aucune chance de terminer ce travail. Boissier ne pouvait pas se dissimuler que, selon toutes probabilités, il mourrait avant d'avoir achevé son œuvre ; il le dit, du reste, clairement dans la préface de son premier volume, paru en 1867.

Ce n'est pas là ce qui tente les hommes en général, qui craignent, au contraire, de se lancer dans toute entreprise dont ils ne verraient pas l'issue. Qui trop embrasse mal étreint, voilà l'adage que cherche à suivre le commun des mortels. Boissier pensait autrement ; il devait se dire : je ne laisserai qu'un tronçon et personne peut-être ne saura apprécier mes peines à leur valeur, mais il avait assez d'abnégation pour ne pas se laisser arrêter. Il voulut au moins poser des jalons, frayer le chemin, créer un cadre, et voilà que Dieu lui a donné, contre toute attente humaine, non-seulement la satisfaction d'achever en 1884 les cinq volumes énormes de la *Flore d'Orient*, mais encore de laisser un supplément important, assez avancé pour que ses enfants puissent le livrer à l'impression. C'est là une récompense à son abnégation.

Rendons-nous compte un peu de ce travail de géant, de ce *labor improbus* si jamais il en fut. C'est un livre monotone en apparence : durant ces cinq volumes, soit 5350 pages, ce ne sont que diagnoses et diagnoses à perte de vue, interrompues seulement par des tableaux contenant la disposition systématique pour les espèces des genres très riches.

Mais quel abîme de travaux, quelle infinité de faits condensés dans ce livre ! Pensez qu'il n'y a pas moins de 11,678 espèces, décrites avec un soin infini dans cette *Flore* ; qu'il y a, en outre, des variétés innombrables, que les localités y sont toutes données, quelques centaines de milliers, et qu'il y a partout une indication précise sur l'aire géographique de chaque espèce. Ajoutons que Boissier a vu, examiné, disséqué *toutes* ces 11,678 espèces, à peu d'exceptions près. Et notons bien ceci : la *Flore d'Orient* contient des genres désespérants, je dirais terribles, *genera damnata*, qui se composent d'une infinité d'espèces à peu près semblables ; je ne citerai que les suivantes :

Acantholimon	74
Scrofularia	78
Stachys	84
Nepeta	87
Anthemis	93
Campanula	125

Corsinia	136
Allium	139
Centaurea	183
Astragalus	757

En 91 sections.

Jugez quel travail : il ne s'agit pas seulement de distinguer et de décrire ces espèces, il faut les grouper encore, établir des divisions, des sections, des sous-sections, pour rendre abordable le travail, pour rendre possible l'étude du genre, pour obtenir les affinités naturelles de ces espèces, en un mot, pour établir comme il faut un travail systématique. Pensez combien de fois il fallait remanier tout ! D'abord, on prend un caractère comme servant de base à ce système ; très tard peut-être on s'aperçoit que ce caractère s'applique mal à un certain nombre d'espèces ou qu'il n'est pas constant : tout est à refaire.

On ne comprend pas où Boissier a trouvé, dans sa carrière longue, mais relativement si courte de 42 ans, depuis 1842 jusqu'à 1884, le temps nécessaire pour cela : on comprend encore moins la ténacité, la sérénité, la constance de son esprit, qui ne se lassait pas d'un tel travail. Et notons bien que l'âme de Boissier n'était pas une âme sans soucis, sans douleurs, sans ces épreuves qui sont la haute école de l'homme sur cette terre. Au contraire, Boissier a été frappé au cœur par une perte immense et qui aurait détourné un autre à tout jamais des occupations botaniques. C'était dans un voyage botanique des époux Boissier que sa femme est morte, déjà en 1849, à Grenade, foudroyée par une fièvre maligne, une de ces fièvres qui tuent en quelques jours. Eh bien ! je ne crois pas me tromper en admettant que cette perte était pour beaucoup dans l'immense travail de Boissier. A. de Candolle nous dit, sans doute renseigné par les proches parents de Boissier, que dès lors sa vie était couverte comme d'un crève. Dans une nature comme celle de Boissier, de telles douleurs ne s'effacent jamais, ne diminuent même guère ; mais il faut que celui qui en est frappé lutte et réagisse contre leur puissance par un travail continu, une tâche assez vaste pour tenir tête à l'intensité du mal. C'est probablement cette grande épreuve qui a mûri chez Boissier l'idée du plus grand travail de sa vie, et nous lui devons sans doute la *Flore orientale*.

C'est un don capital, plus que royal, que Boissier a fait à ses contemporains et à la postérité ; c'est un monument, *ære peren-*

nus. Et ce fut une des grandes joies de ma vie, lorsque l'auteur lui-même daigna m'offrir, avec une de ses lettres, ce cadeau unique.

Avec la *Flore russe* de Ledebour, avec les *Flores européennes*, que Boissier lui-même a complétées pour l'Espagne, la *Flore d'Orient* forme maintenant un ensemble : la flore de tout le continent d'Asie au-delà des tropiques est maintenant là pour faciliter les travaux les plus divers sur l'origine des espèces, sur leur migration : c'est toute une révélation pour les botanistes géographes. Il n'y manque que les parties tempérées de l'Asie centrale et de la Chine : c'est une lacune encore, une lacune très sensible, et il n'y aura pas de Boissier pour la combler de si tôt.

Aug.-Pyr. de Candolle, le plus grand spécificateur des temps modernes, a, au dire de son fils, établi 6350 espèces nouvelles. Boissier en a caractérisé 5658 : les chiffres sont à peu près égaux ! Il est vrai qu'il a publié une partie de ce nombre en collaboration avec d'autres observateurs, et nous ne devons pas oublier qu'il a eu, dans la personne de l'excellent Reuter, un *amannensis* qu'il avait formé à sa guise, qui avait des qualités merveilleuses et une mémoire tout à fait unique pour les plantes, mais aussi un penchant à la séparation des formes que Boissier lui-même a dû combattre plus tard.

N'oublions pas la préface admirable de la *Flore orientale*, où Boissier donne magistralement un aperçu rapide, trop court, de l'histoire botanique et des régions botaniques de l'Orient, depuis la Dalmatie jusqu'à l'Arabie heureuse et à l'Afghanistan, et où il exprime ses intentions, avec cette simplicité et cette modestie qui démontrent l'homme à vues très élevées.

Je dirai maintenant quelques mots de Boissier comme *voyageur*. En le voyant dans son cabinet de travail, au Rivage, ou dans ses jardins à Valleyres, on aurait pu le prendre pour un homme de cabinet, sédentaire. Mais c'était de beaucoup le voyageur le plus accompli de la Suisse : à côté de lui nos clubistes les plus hardis peuvent être fort modestes. Il a été neuf fois en Espagne, partout, dans les parties les plus difficiles, quelquefois au milieu des effervescences carlistes ; la dernière fois en 1879, âgé déjà de 69 ans ; il a fait deux fois de grands voyages en Orient ; il a été en Afrique, en Norvège, et déployait, dans ces courses, une verve, une force, un entrain prodigieux, à fatiguer ses compagnons les plus aguerris.

Dans ses voyages — qu'on pourrait bien souvent appeler ses

aventures — son savoir faire, surtout sa manière de traiter les indigènes, était vraiment extraordinaire; Boissier aurait fait un officier d'état-major hors ligne. Avec cet entrain indomptable, on retrouve toujours chez lui une amérité, une bienveillance à toute épreuve, que rien ne lasse, que rien n'impatiente. Que dire de son coup d'œil pour les plantes, qu'il chassait avec la fougue d'un chasseur acharné.

Mais il y a encore à observer Boissier le *jardinier* dans ses créations splendides du Rivage et de Valleyres. De plus en plus il était pénétré de l'importance d'observer la plante vivante dans son développement. De là ses essais de culture, qui faisaient éclore peu à peu une véritable passion pour ce genre d'horticulture scientifique, s'il est permis de parler d'une passion dans un homme qui avait donné son cœur à un maître divin et à un but éternel.

Au Rivage, c'étaient surtout les conifères qu'il cultivait avec prédilection, tandis que, dans son domaine rustique de Valleyres, il avait établi son jardin alpestre. Il ne faut pas oublier que c'est là une création fort originale, fort méritoire, qui fait époque dans l'art horticulatural. Ce sont d'abord les « montagnes », terme inventé par Boissier, de prismes de rocailles amoncelés, cimentés ensemble, où il établissait les plantes montagneuses de tous les pays.

Vous verrez, Messieurs, ces admirables arêtes alpestres artificielles, et vous me direz après si j'exagère en disant que c'est là un travail digne de l'auteur de la *Flore d'Orient*, immense, gigantesque. Car notez bien que Boissier a tout fait, tout créé lui-même, de ses mains, de ses soins, et s'il a formé de temps en temps des aides un peu capables, il n'avait jamais la chance de les garder longtemps. Sa dernière découverte en fait de jardinage, c'est le « mur ». Il avait remarqué que les espèces les plus rebelles, les plus difficiles à la culture, prospèrent à merveille en les implantant dans les fentes d'un mur perpendiculaire, qui soutient une terrasse et s'adosse donc à une masse de terre humide où les racines trouvent de la nourriture. Vous allez voir, Messieurs, ces murs, où, en touffes circulaires et splendides, s'étalent les espèces les plus rares des *Sierras* de l'Espagne, des *Gebels* de l'Atlas et des *Kuhs* de la Perse. Ce sont là de véritables conquêtes pour l'art du jardinier. Boissier les a faites en passant, comme délassement au milieu de ses grands travaux, et c'étaient des moments d'un charme indicible que d'être conduit par le

maître lui-même à travers les montagnes de Valleyres en fleurs, où chaque pause provoquait un autre récit curieux et toujours aimable.

Disons encore un mot, pour terminer, non du botaniste, mais de l'homme. A cet égard, je n'hésite pas à dire que, pour moi, le botaniste disparaît derrière l'homme, tant je suis pénétré d'une impression indicable de sympathie, je dirais franchement d'admiration pour cet homme supérieur. Ce qui frappait tout d'abord dans Boissier, c'était une simplicité, une naïveté, une expansion d'âme qui tenait beaucoup plus de l'enfant innocent et pur que de l'homme fait, adulte, éprouvé. Il n'y avait pas d'homme à sentiments plus délicats et de vieillard à cœur plus jeune. Tout son être respirait une paix, une sécurité qui pouvait frapper d'étonnement. Ses jugements étaient d'une modération poussée trop loin, si l'on veut; cette intelligence supérieure se complaisait à se dompter, à se contenir elle-même au point de paraître trop indulgente et de cacher ses faces brillantes. Il y avait même des moments où Boissier semblait timide; or c'est cette timidité qui est la plus haute qualité de l'homme: la timidité par délicatesse, la timidité de celui qui se fait petit pour être sûr de ne pas confondre les humbles et les simples, pour ménager les susceptibilités des faibles. Il faut être bien fort pour être timide ainsi.

Partout Boissier était le même; en fait de jouissances, il ne connaissait que les plus élevées, c'est-à-dire les plus simples; il méprisait tout ce qui était extérieur; un frein invisible partout: un homme qui aurait pu jouer un très grand rôle dans le monde, mais qui visait plus haut; pour lequel la science même, qui est si souvent l'idole de ses adeptes, n'était qu'un moyen et qu'une partie du culte en esprit et en vérité. Boissier, tranchons le mot, et expliquons en même temps son véritable caractère: Boissier était un chrétien convaincu, et, ce qui est bien plus, un chrétien *vivant*. Pour être très fort, il faut être humble; pour achever une tâche ingrate, un travail d'abnégation, il faut être sûr d'une vie nouvelle après la mort; pour ne pas se lasser dans un dédale infini de formes terrestres, il faut avoir le fil qui conduit au-delà. Il le dit assez dans sa préface; Boissier fait la botanique pour rendre gloire à Dieu, pour chercher ses traces dans la nature, pour admirer ces belles contrées où le Sauveur des hommes a attiré les regards des disciples sur la beauté des lys des champs et où il tirait des plantes les exemples de ses enseignements di-

vins. C'est toujours le cas : les hommes qui perdent Dieu dans les choses créées et ne voient que la matière, peuvent étonner le monde par des théories hardies qui sont peut-être très à la mode pour quelques jours, mais ce ne sont pas ceux qui font les grands travaux : ils sont de trop courte haleine pour cela, ils font à la hâte, ils vont trop vite.

L'âme des grands travaux, Messieurs, ce n'est pas la liberté, comme a dit le poète, car la liberté abandonne l'homme à ses instincts, quelquefois bons, trop souvent mauvais ; l'âme des grands travaux, c'est toujours Dieu !

